

LA PROBLEMATIQUE DE LA BAISSÉ DE NIVEAU SCOLAIRE.

AZZOUZ Lakhdar

Institut de psychologie, Université de Constantine.

RESUME.

L'inquiétude sur la baisse de niveau scolaire est-elle réelle ou n'existe-t-elle que dans l'imaginaire des différents partenaires concernés par le domaine de l'éducation ? Le débat reste ouvert et la question demeure en suspens et n'est pas encore tranchée jusqu' à nos jours. Les multiples recherches dans ce domaine restent très circonspectes tant les difficultés méthodologiques de l'évaluation comparative sont difficiles à évacuer. Le travail de recherche que nous avons réalisé n'échappe pas aux exigences de la recherche diachronique, et nous incite par conséquent à beaucoup de prudence dans l'analyse des résultats obtenus. En effet, si une baisse de niveau des élèves d'aujourd'hui est perceptible dans certaines disciplines tels que le calcul, l'étude de texte en arabe et en français, ils sont peut-être plus forts que ceux d'hier dans d'autres disciplines nouvellement introduites par la réforme de l'école fondamentale.

ملخص.

يتناول هذا المقال واقعية إهتمام المختصين بالمجال التربوي حول موضوع انخفاض المستوى الدراسي لأن المسألة مازالت مطروحة إلى يومنا هذا. فالدراسات والبحوث التي أجريت في هذا الميدان تبقى غير مؤكدة مادامت الصعوبات المنهجية الخاصة بالتقييم المقارن غير معزولة. فإذا كان انخفاض المستوى الدراسي لدى التلاميذ مدركا في بعض المواد كالحساب، ودراسة النص بالعربية وبالفرنسية فإنه قد يكون أكثر حدة في بعض المواد التي استدخلت حديثا في ظل إصلاح المدرسة الأساسية.

INTRODUCTION

Le travail de recherche que nous avons réalisé tente de répondre à la question qui hante les différents partenaires de l'éducation, enseignants, parents d'élèves, responsables scolaires. Cette question a trait à la baisse de niveau.

En effet, pas une fois nous n'avons cessé d'entendre ces acteurs crier au scandale et dénoncer la baisse de niveau scolaire, et ce, à tous les paliers.

Avant d'aborder l'analyse des causes probables, il faudrait au préalable s'assurer que cette baisse de niveau est effective.

Beaucoup de chercheurs se sont intéressés à cette question sans apporter de réponse univoque tant les difficultés inhérentes à la méthodologie de l'évaluation comparative sont délicates à évacuer.

En effet, que signifie comparer les acquisitions des élèves d'hier à celles d'aujourd'hui ? Cette comparaison pertinente en soi est-elle possible quand Nous savons que les élèves d'hier sont différents de ceux d'aujourd'hui par leurs

caractéristiques sociales et individuelles, ils n'ont plus les mêmes aspirations, ni les mêmes besoins.

L'école elle-même a changé de par ses programmes scolaires. L'école d'aujourd'hui a permis l'introduction de nouvelles disciplines telles que l'informatique, la communication et délaissé d'autres, notamment le travail manuel, le calcul mental voire, même la philosophie qui n'occupe plus le même statut que dans le passé.

De même, l'école d'aujourd'hui n'a plus les mêmes exigences que celle du passé. Cette dernière était très sélective, très peu d'élèves fréquentaient l'école secondaire, encore moins l'université où le taux d'élèves qui y accédait était très insignifiant. Peut-on alors comparer cette minorité d'étudiants sursélectionnée à la masse des étudiants qui fréquente les études supérieures suite à la demande sociale d'éducation ainsi qu'aux besoins de l'économie en cadres.

De même, les enseignants d'aujourd'hui se distinguent de ceux d'hier par le parcours scolaire qu'ils ont respectivement réalisé et par la perception différente qu'ils ont de l'école. Ces derniers ont choisi ce métier par vocation, alors que l'école d'aujourd'hui est devenue un refuge ou en tous cas un emploi pour d'autres. En outre moins valorisée que dans le passé, l'école voit ses meilleurs éléments partir vers d'autres secteurs d'activités mieux rémunérés et se voit par conséquent, contrainte de recruter des enseignants de "circonstance."

Le niveau scolaire se mesure, se compare quand toute chose étant égale par ailleurs, cependant au regard des paramètres fluctuants en relation avec le niveau scolaire, il est difficile d'affirmer avec certitude que le niveau scolaire baisse ou s'élève. Toutefois à travers l'espace et le temps la baisse de niveau est décriée et que chaque génération s'estime plus performante que la précédente, et qu'il faut réformer l'école.

Déjà Socrate (1) constatait que "Les jeunes d'aujourd'hui aiment le luxe, ils sont mal élevés, méprisent l'autorité, n'ont aucun respect pour leurs aînés et bavardent au lieu de travailler"

C. Baudelot et R. Establet (2) ont retracé une chronologie de la baisse de niveau de 1820 à 1956. Les deux auteurs relèvent qu'en 1820, le président de la commission d'instruction publique affirmait que "... nous avons reçu des lettres d'individus (reçus au baccalauréat) dont le style et l'orthographe offraient la preuve d'une honteuse ignorance. Ils ajoutent qu'en 1956, N. Deska affirmait que " La décadence est réelle, elle n'est pas une chimère: il est banal de trouver vingt fautes d'orthographe dans une même dissertation littéraire des classes terminales"

Aujourd'hui encore, en Europe, en Amérique, la litanie sur la baisse de niveau scolaire est devenue le souci majeur du monde de l'éducation.

En 1984, le Ministre Français de l'éducation nationale affirme que "15 à 20% des élèves entrent dans l'enseignement secondaire sans savoir lire correctement."(3) Mais le rapport le plus accablant nous provient des U.S.A. par la commission nationale pour l'excellence en éducation qui, en 1983, constatant la médiocrité qui sévit dans l'enseignement conclut que "la nation est en péril". Le rapport, dans un des chapitres informe le peuple américain que "Les fondations éducatives de notre société sont actuellement érodées par une marée montante de médiocrité qui menace notre avenir

en tant que nation et en tant que peuple. Nous élevons une nouvelle génération scientifiquement et technologiquement analphabètes."(4)

En 1991, M. Lyébes alors Ministre algérien de l'enseignement supérieur a déclaré que le niveau de nos bacheliers a considérablement chuté et que 70% des reçus au baccalauréat avaient été rachetés par les différents jurys d'examen.

Au delà de ces déclarations à sensation, qu'en est-il réellement dans nos établissements scolaires concernant ce phénomène ?

ENQUETE

L'enquête que nous avons menée auprès d'un échantillon d'enseignants des écoles fondamentales de la commune de Skikda a révélé la même tendance quant à la ritournelle baisse de niveau scolaire. Toutefois, il faut se demander si cette chute de niveau est réelle ou bien n'est - elle que "une vieille idée concernant la prétendue décadence de nos écoles."(5)

Autrement dit, cette baisse de niveau n'existe-t-elle que dans l'imaginaire du monde enseignant à la recherche d'une époque révolue mais à laquelle il reste très attachée ? Ce travail de recherche s'efforce, un tant soit peu, de répondre à cette éternelle question en confrontant le discours à la réalité quotidienne des classes. Il a pour objectif d'établir une comparaison entre le niveau scolaire des élèves de l'année 1980 et celui des élèves de sixième année fondamentale de l'année 1991 dans trois disciplines de base.

Il va s'en dire qu'il n'est pas de notre intention de mesurer le niveau intrinsèque de ces deux populations mais d'évaluer à un moment donné les connaissances moyennes des élèves dans certaines disciplines et notamment le calcul, l'étude de texte en arabe et l'étude de texte en français, épreuves composant l'examen d'entrée en première année moyenne

(ex 6 ème) du mois de juin de l'année 1980.

ECHANTILLONNAGE

Pour établir la comparaison entre les deux niveaux scolaires (1980 et 1991), nous avons procédé dans un premier temps au tirage d'un échantillon systématique à partir de listes numériques parmi les 2825 élèves qui se sont présentés à l'examen d'entrée en première année moyenne au mois de juin de l'année 1980. Nous en avons extrait 236, ce qui représente 9% environ de la population totale des candidats.

Dans un second temps, nous avons administré les épreuves composant cet examen à un échantillon d'élèves de 6 ème année fondamentale de l'année 1991.

Le nombre d'élèves que constitue cet échantillon est de 453 élèves sur 3816 fréquentant ce niveau, ce qui correspond à 12.38% de la population totale.

Nous avons donc fait passer à cet un échantillon d'élèves les mêmes épreuves subies par leurs aînés, et ce, dans les mêmes conditions que l'examen proprement dit, avec respect de la durée des épreuves, de leurs chronologie et des barèmes de notation.

Les résultats obtenus par nos deux échantillons , celui de l'année 1980 et celui de 1991 , dans les différentes matières sont les suivants.

RESULTATS OBTENUS

	1980		1991	
	moyenne	variance	moyenne	variance
Calcul	10.38	22.45	07.91	38.29
Arabe	10.56	13.53	09.18	21.22
Français	06.88	16.37	04.47	22.42

Nous remarquons une diminution sensible des résultats obtenus par les élèves de l'école fondamentale en 1991 par rapport à ceux de 1980, et ce, dans les trois disciplines. En outre , nous pouvons affirmer que les différences constatées entre les moyennes obtenues sont significatives et que la répartition des notes autour de la moyenne est également différente en 1980 et 1991 et que celles-ci sont beaucoup moins homogènes.

Nous remarquons également suite à une lecture plus fine des résultats obtenus que la différence entre les moyennes constatées en 1980 et 1991 demeure mince en ce qui concerne les 25% des élèves ayant obtenu les meilleurs résultats, et ce, dans les trois épreuves.

- En calcul, les deux échantillons obtiennent presque la même moyenne avec 16.85 en 1980 et 16.93 en 1991.

- En arabe les deux échantillons obtiennent la même moyenne 14.38.

- En français les deux échantillons obtiennent approximativement les mêmes moyennes avec 12.21 en 1980 et 11.46 en 1991.

Nous remarquons donc que la tête des échantillons se comporte bien en 1980 et en 1991, et ce, quel que soit le système éducatif en place. Il faut souligner cependant que cette diminution de niveau touche avec acuité les élèves les plus faibles. En effet, si nous étudions les 25% les plus faibles, nous constatons une différence de niveau entre les années 1980 et 1991, et ce, dans les trois matières.

- En calcul, la moyenne des 25% les plus faibles est de 4.63 en 1980, elle diminue à 0.99 en 1991 avec 50 notes égales à zéro contre aucune en 1980. Il faut signaler que l'épreuve de calcul comporte des opérations élémentaires sur le poids, sur le calcul du périmètre et la surface du rectangle et que ces notions sont déjà abordées à partir de la 3^{ème} année fondamentale.

- En langue arabe, en 1980 la moyenne des 25% les plus faibles est de 5.21 elle diminue à 2.86 en 1991 avec un total de 17 élèves ayant obtenu la note zéro dans une épreuve d'étude de texte dont certaines questions comme la transformation de phrase du masculin singulier au féminin singulier est très abordable pour des élèves de sixième année fondamentale.

- Quant à l'épreuve de français, la moyenne des élèves en 1980 est de 1.77, elle décroît à 0.004 en 1991. En outre, il faut observer qu'en 1991 parmi les 25% les plus faibles au nombre de 113, 112 parmi eux ont obtenu la note nulle contre seulement un (1) élève en 1980. L'épreuve de français comprend, entre autres, une question relative à la transformation d'une phrase simple de la première personne du singulier à la première personne du pluriel.

Nous pouvons donc affirmer que les productions des élèves examinés en 1991 sont moins élevées que celles de 1980. Est-ce à dire à partir de ces résultats que le niveau scolaire des élèves a baissé entre 1980 et 1991, et que par extension la réforme de l'école fondamentale n'a pas donné les résultats escomptés.

DIFFICULTES DE LA COMPARAISON DIACHRONIQUE

Il serait imprudent de notre part de tirer cette conclusion tant les difficultés relatives à la recherche diachronique nous poussent à la prudence.

Pour pouvoir établir des comparaisons à des moments différents et conclure sans équivoque à la baisse de niveau, il faudrait:

- Premièrement, s'assurer que les conditions qui ont entouré le déroulement des deux épreuves, à des moments différents, soient identiques. Ce qui n'est pas ici le cas compte tenu, de la difficulté qui réside dans la nature même de l'évaluation.

En 1980, l'évaluation était institutionnelle et par voie de conséquence a entraîné chez les évaluateurs un certain nombre d'attitudes (sévérité, objectivité, utilisation de tous les degrés de l'échelle de notation etc.) tendant à préserver le caractère sélectif de l'examen pour mieux le valoriser et pérenniser ainsi le rôle reproducteur de l'école.

Par contre, en 1991 l'évaluation était gratuite et, de ce fait, a évacué toutes les exigences d'une évaluation standardisée. En outre, les enseignants, à de rares exceptions, ont corrigé les copies de leurs propres élèves. Ce fait introduit nécessairement un biais dans la notation par une surévaluation des productions de leurs élèves. Cependant, ce biais ne remet nullement en cause la baisse de niveau constatée, au contraire il ne fait que la confirmer. Effectivement, l'écart constatée entre les moyennes aurait été plus grand si les deux évaluations avaient été de même nature, et de ce fait, de même exigence et que l'objectivité avait été une qualité présente lors de la notation en 1991.

- Deuxièmement, il faudrait également s'assurer que les populations sur lesquelles portent les comparaisons aient les mêmes caractéristiques sociales et culturelles et se présentent aux mêmes épreuves. Mais, nous n'avons pas la certitude que les deux populations soient identiques. Au contraire, nous supposons qu'elles sont différentes du moins quantitativement dans la mesure où avec l'avènement de l'école fondamentale il y a nettement moins de sélection et qu'un fort pourcentage de réussite est imposé aux maîtres par l'institution scolaire par rapport à la décennie 70/80.

Ce qui laisse supposer que les élèves de 6^{ème} année en 1991 ont accédé d'année en année sans subir de sélection et, de ce fait, sans réel apprentissage et que par voie de conséquence, ils sont plus nombreux à atteindre la 6^{ème} année. Mais que ceux de 1980 sont intrinsèquement de meilleur niveau scolaire compte tenu de la sélection qui a frappé cette génération.

Ainsi, si nous partageons la définition donnée par C. Baudelot et R. Establet (6) selon laquelle le niveau moyen pour une fraction scolaire d'une génération donnée est "l'ensemble des performances et des connaissances scolaires que pourrait mettre en oeuvre la moyenne des individus de cette fraction scolaire." Nous ne pouvons conclure qu'à une hausse de niveau qui s'explique par le plus grand nombre d'élèves qui ont accédé en 6^{ème} année fondamentale en 1991 avec un niveau scolaire sans doute moindre dans les classes mais élevé par rapport au nombre total des élèves qui atteignent ce niveau. Ce qui n'est pas le cas d'une bonne partie des élèves de l'année 1980 de mêmes performances, mais qui ont été éjectés du système scolaire du fait de la sélection.

En effet, selon la définition des auteurs, plus la fraction scolaire d'une génération est nombreuse à un niveau donnée plus le niveau scolaire est élevé. Le choix de cette définition laisse supposer qu'il vaut mieux un mauvais niveau scolaire que pas de niveau du tout, qu'il vaut mieux une mauvaise éducation que pas d'éducation du tout.

- La troisième difficulté qu'il faut signaler réside dans la différence que l'on peut observer entre les deux systèmes éducatifs tant du point de vue des objectifs, des méthodes que des contenus. En effet, la réforme de l'école fondamentale a introduit des changements par rapport au système éducatif antérieur et qui touchent essentiellement à l'apport de nouvelles disciplines comme les sciences sociales, l'étude du milieu, l'enseignement technologique, la théorie des ensembles dans l'enseignement des mathématiques etc. Nous constatons également une diminution du volume horaire dans l'enseignement de la langue française.

Les exigences scolaires ont évolué avec le temps, ce qui était valorisé à un certain moment devient secondaire à un autre comme le démontre la politique concernant l'enseignement de la langue Française qui pourrait être encore remise en cause ultérieurement.

Les priorités ont donc changé ou du moins d'autres ont vu le jour comme l'introduction des méthodes actives dans le but de faire participer l'élève dans l'appropriation du savoir et favoriser ainsi son autonomie. En outre, l'école fondamentale a permis l'ouverture de l'école sur la vie et sur l'environnement socio-économique afin de préparer les élèves à une familiarisation progressive avec le milieu dans lequel ils seront appelés à évoluer.

EST - CE LE RETOUR AUX COMPETENCES MINIMALES ?

Si nous devons conclure à la baisse de niveau scolaire, il serait injuste et tendancieux de ne pas mettre en exergue les apports de l'école fondamentale en ce

qui concerne tous les aspects que nous venons d'énumérer et de constater que les élèves d'aujourd'hui sont peut-être meilleurs que ceux d'hier dans ces nouvelles disciplines. Ce qui pourrait nous pousser à ne pas nous inquiéter outre mesure de cette baisse somme toute mineure D'ailleurs Torst H. (7) n'a -t-il pas affirmé que cette "inquiétude reflète tout naturellement l'orientation des valeurs de la personne chargée d'évaluer ce qui est accompli par les écoles: Ceux qui mettent l'accent sur des objectifs traditionnels, qui plaident en faveur de la rigueur académique et en appelle au "retour à l'enseignement de base", ont évidemment plus de raison d'être inquiets que ceux qui conçoivent le rôle éducatif de l'école en termes plus larges que le simple enseignement de certaines bases académiques."

Cependant, il faut remarquer que dans son souci de diversité, et par la multiplicité des nouvelles disciplines introduites, l'école fondamentale s'est dispersée et à quelque peu négligé les compétences minimales. Cette négligence s'est traduite par la baisse de niveau que nous venons de constater.

Il serait peut-être nécessaire comme le soulignent plusieurs auteurs de revenir au bon vieux temps et de donner la priorité aux habiletés de base .

En effet, le retour aux compétences minimales est le souci de plusieurs spécialistes suite à la baisse de niveau constatée dans leurs pays respectifs. Ce qui a fait dire à V. De Landsheere (8) que " Pour l'école primaire surtout un slogan commence à faire fortune : retour aux habiletés de bases ! Backs to basics! Il faut revenir de façon prioritaire et massive à l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et du calcul en y ajoutant peut - être une acculturation informatique."

Néanmoins, V. De Landsheere (9) conclut à propos de cette baisse de niveau que compte tenu de la difficulté de la comparaison diachronique il faut être prudent. Elle affirme " qu'avant de prononcer des condamnations, il importerait d'acquérir une connaissance aussi exacte que possible des réalités scolaires du passé : sont - elles vraiment des modèles à ressusciter."

Le retour aux compétences minimales, bien entendu, ne signifie nullement qu'il faille abandonner les aspects positifs certains apportés par l'école fondamentale.

LES FACTEURS EXPLICATIFS DE LA BAISSSE DE NIVEAU

Si nous devons donc constater avec prudence qu'il existe une baisse de niveau scolaire dans les habiletés de base et notamment en calcul, en étude de texte en arabe et en français, Il est temps de nous interroger sur les causes probables ayant entraîné cette mauvaise production des élèves, à la lumière d'un questionnaire auprès d'un échantillon d'enseignants.

Cette baisse de niveau scolaire est nécessairement le résultat de l'interaction de plusieurs

facteurs qui en déterminent simultanément les effets et dont la principale variable est, selon les enseignants interrogés, la multiplicité des matières qui par ricochet entraîna la diminution du volume horaire qui leur est respectivement imparti. En

effet, la réforme de l'école fondamentale a introduit très tôt de nouvelles disciplines réduisant ainsi le temps des apprentissages de base.

Le deuxième facteur a trait au taux de réussite imposé par l'institution scolaire et qui permet à l'élève d'accéder d'année en année sans avoir les pré requis nécessaires et sans satisfaire à certaines exigences préalables qui les prédisposent à mieux suivre les enseignements ultérieurs.

Mais à l'instar d'autres auteurs, V. De Landsheere (10) estime qu'il est illusoire d'exiger des élèves des apprentissages minimum pour aborder avec réussite de nouveaux apprentissages. Elle ajoute que cette conception présente l'apprentissage comme linéaire, fondé sur une hiérarchie des savoirs qu'il faut maîtriser marche après marche. L'auteur soutient au contraire que "La connaissance ne se construit pas systématiquement, logiquement à partir des fondations pour terminer par le toit. Elle se constitue plutôt par bribes et morceaux selon les occasions qui s'offrent à chacun d'interagir avec un milieu et un environnement donné." Cependant l'auteur reconnaît que dans certains domaines la pré-recquisition est un passage obligé comme celui des mathématiques où la maîtrise de l'addition est nécessaire pour aborder les autres opérations arithmétiques.

IL nous paraît quant à nous fatal, sachant que l'échec scolaire se construit et se consomme déjà dans les premières années de la scolarité de faire accéder l'élève à un niveau supérieur sans les apprentissages minimum qui lui permettent d'affronter dans de bonnes conditions de nouvelles connaissances et de ne pas laisser à "la logique psychologique" et au hasard de l'environnement et à eux seuls la construction du savoir. Cela est d'autant plus vrai que le troisième facteur invoqué par les enseignants pour expliquer la baisse de niveau scolaire est la pauvreté en stimulations du milieu dans lequel évolue la majorité des élèves tant du point de vue économique que culturel.

Le quatrième facteur invoqué par les enseignants est l'insuffisance des moyens pédagogiques mis à la dispositions des enseignants et principalement la pauvreté du contenu des manuels scolaires qui aurait pu être comblé par une diversité et une richesse dans les supports pédagogiques ainsi que par une bonne formation pédagogique des enseignants, autre élément souligné par les enseignants pour justifier la baisse de niveau scolaire.

Enfin la surcharge des classes dont le nombre dépasse souvent les 40 élèves est une autre cause avancée par notre échantillon.

Il nous paraît évident que la surcharge des classes, ainsi que tous les facteurs défavorables que nous venons de citer, liés d'une part à l'environnement et d'autre part à la dimension humaine ne font qu'accentuer la baisse de niveau scolaire et de surcroît l'échec des élèves par rapport aux apprentissages réels attendus.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) Socrate, in De Landsheere V., Les sciences de l'éducation, L'école accusée, N°3, 1988.
- (2) Baudelot C., Establet R., Le niveau monte, Paris, seuil, 1989.
- (3) Chevènement, J.P., Le Monde, 15 nov 1984.
- (4) National commission on excellence in education, A nation at risk: The imperative for education reform, Washington, government printing office. 1983, in De Landsheere V.
Les sciences de l'éducation, l'école accusée, N°3, 1988.
- (5) Baudelot C., Establet R., Le niveau monte, Paris, seuil, 1989.
- (6) idem.
- (7) Torst Husén, L'école en question, Bruxelles, P. Mardaga, 1979.
- (8) De Landsheere V., Les sciences de l'éducation, L'école accusée, N°3, 1988.
- (9) Idem.
- (10) De Landsheere V., Faire réussir, faire échouer, Paris, P.U.F.1988.